

LES NOMADES

DU MÊME AUTEUR

Un hiver sur le Nil (Noir sur Blanc, 2015 / Libretto, 2017)

Lawrence d'Arabie (Noir sur Blanc, 2018)

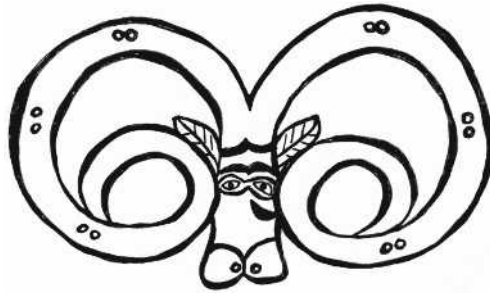
Anthony Sattin

LES NOMADES

Ces peuples en mouvement
qui ont forgé nos civilisations

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Virginie Buhl*

Illustrations de Sylvie Franquet



LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

First published in Great Britain in 2022 by John Murray (Publishers)
An Hachette UK company

Titre original : *Nomads*

Copyright : Textes © Anthony Sattin 2022

Illustrations © Sylvie Franquet 2022

Cartes de Rosie Collins

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-021-3

Pour Sylvie, *flâneuse*¹,
qui sait que s'écarter de son chemin
n'est pas forcément se perdre.

1. En français dans le texte.

Sommaire

Carte 1 : L'ère de l'équilibre : L'Eurasie, jusqu'en l'an 453 de notre ère	26
Carte 2 : L'ère des empires : De l'essor des Arabes à la chute des Mongols.....	158
Dans les monts Zagros, Iran.....	13
ACTE 1 : L'ÈRE DE L'ÉQUILIBRE	25
ACTE 2 : L'ÈRE DES EMPIRES	157
ACTE 3 : SAUVER CE QUI PEUT L'ÊTRE	289
Remerciements	393
Crédits.....	397
Liste des illustrations.....	399
Bibliographie.....	403
Index.....	419

L'Histoire, comme peu de gens le savent, n'est pas une simple chose à lire. Et elle ne se réfère pas simplement, ou même principalement, au passé. Au contraire, la grande force de l'Histoire provient du fait que nous la portons en nous, que nous sommes inconsciemment contrôlés par elle, et ce, de mille manières. L'Histoire est littéralement présente dans tout ce que nous faisons.

James BALDWIN,
« La culpabilité de l'homme blanc »,
Ebony, août 1965

Les nomades : un sujet qui fait appel à des instincts irrationnels.

Bruce CHATWIN,
lettre à Tom Maschler,
24 février 1969¹

1. Bruce Chatwin, *La Sagesse du nomade*, trad. Jacques Chabert, Grasset, Paris, 2012, p. 117. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

Dans les monts Zagros, Iran

Un jeune homme marche vers moi, un bâton sur l'épaule, un troupeau à ses pieds. Devant lui, à ses côtés et dans son sillage, les moutons forment une masse aussi chaotique que les eaux de fonte de la rivière toute proche et le guident sur le chemin comme une foule d'enfants chahuteurs. Un homme plus vieux le suit, marqué par les intempéries mais encore robuste, une carabine en bandoulière. Il fait claquer sa langue pour inciter les bêtes à avancer. Derrière lui, deux femmes sont montées sur des ânes, l'une plus âgée que l'autre, et je devine qu'il s'agit de son épouse et de sa fille. Elles ont l'air solide mais il faut dire que la vie est âpre au pied des pics acérés des Zagros. D'autres ânes portent leurs affaires, dans des baluchons en tissu ocre et marron, une lourde étoffe que les femmes ont tissée et qui sera bientôt reconvertie en rabats lorsque les tentes seront montées.

Les arbres sont rares à cette altitude mais la neige a déjà fondu, et la vallée tapissée d'iris, de tulipes naines et de fleurs printanières offre un excellent pâturage, d'une beauté à couper le souffle. La famille qui s'approche est souriante, elle mène ses moutons, ses chèvres grises et blanches et ses boucs – dont les cornes majestueuses s'enroulent sur le côté – sur la piste caillouteuse que j'ai empruntée. Je lui souris moi aussi, gagné par l'enthousiasme qui accompagne chaque année la

transhumance de la tribu bakhtiari, des plaines vers les montagnes, en quête d'estives.

J'avais déjà passé plusieurs jours en compagnie de nomades. Un peu plus bas dans la vallée, Siyavash et sa famille avaient dressé leur tente en poils de chèvre à flanc de montagne, construit un enclos pour leur troupeau et tendu une vaste toile, ouverte sur les côtés, pour accueillir des voisins ou des hôtes. Ma tente était installée par-delà un abondant cours d'eau de fonte, d'où j'avais une vue dégagée sur les pics escarpés et enneigés comme sur la vallée et ses fleurs sauvages. Le pipeline écrasé qui faisait office de pont entre eux et moi rappelait aussi que la première grève du secteur pétrolier au Moyen-Orient avait eu lieu dans les environs, en territoire bakhtiari, en 1908.

La beauté était partout autour de nous. Si j'avais été photographe, j'aurais immortalisé les ombres changeantes et la lumière oblique qui colorait les montagnes, l'après-midi, et faisait miroiter l'or à la surface de la rivière. Si j'avais été compositeur, j'aurais cherché à orchestrer le grondement des flots, le choc des pierres qui bougeaient sous la surface, le bourdonnement des abeilles, le tintement des clochettes, les sifflements et les cris des hommes qui rassemblaient leurs bêtes pour la nuit. Il y avait de la beauté dans chaque chose. Mais je suis écrivain ; aussi, pieds nus et un peu étourdi par le soleil, j'ai pris un crayon pour décrire l'éclat si pur du ciel bleu, la façon dont les couleurs, le jaune surtout, ressortaient sur le vert de la vallée, et la rapidité avec laquelle le froid descendait dès lors que le soleil disparaissait derrière la montagne. Tard ce soir-là, tandis que les tentes des nomades rougeoyaient comme des braises de l'autre côté de la rivière, que la lune brillait, pleine, au-dessus de la ligne de crête, je me suis endormi en me demandant comment Byron avait deviné que « [c]e n'est pas sans raison que l'ancien Perse fit / son autel des lieux élevés et de la cime [...] pour y chercher l'Esprit¹ ». Je me sentais pousser des ailes dans ces hauteurs qui m'inspiraient une joie profonde et débordante.

Les jours suivants, Siyavash et sa famille me présentèrent leur vallée et leur peuple. Ils m'offrirent également à manger et au cours des repas que nous partagions ils me parlèrent

1. Lord Byron, p. 215.

de leur vie, de cette terre qu'ils connaissaient et sur laquelle ils se déplaçaient, des bêtes qu'ils élevaient, des enfants pour lesquels ils s'inquiétaient – devraient-ils les envoyer étudier au pensionnat d'État ? – et des nombreux défis auxquels est confronté un éleveur de bétail au XXI^e siècle dans les Zagros. Ils me parlèrent des plantes qui poussaient dans la vallée, des animaux qui volaient librement au-dessus de nos têtes et de ceux qui vivaient plus haut dans la montagne. Ces gens connaissaient tous les végétaux que l'on trouvait sur les hauteurs, des plus utiles aux plus dangereux. Ils me parlèrent de la transhumance qu'ils avaient entamée, quittant les terres basses dont le climat s'était réchauffé pour les montagnes dont ils redescendraient quand la terre commencerait à geler sous leurs pieds, un voyage saisonnier que leurs ancêtres avaient fait bien avant que l'histoire commence à être écrite. J'ai entendu des récits semblables chez les Berbères d'Afrique du Nord et chez les Bédouins du Moyen-Orient où j'ai passé l'essentiel de ma vie adulte, mais aussi parmi les Touaregs et les Wodaabe qui vivent au-delà des huttes en terre séchée et des bibliothèques de Tombouctou, les jeunes Masaï qui se déplacent aussi vite que des éclairs orange sur les ocres du bush est-africain, parmi les nomades que l'on rencontre à la lisière du désert du Thar en Inde, sur les bateaux de la mer d'Andaman, dans les hauts plateaux kirghizes et ailleurs en Asie. Que ce soient des Berbères ou des Bédouins, des gauchos d'Amérique du Sud ou des Moken de l'archipel des Mergui, la conversation semblait toujours porter sur les mêmes sujets : la continuité, la fierté d'appartenir à une communauté, le fait de se sentir en harmonie avec ce qui vous entoure, le respect de tout ce qu'offre la nature et les difficultés de vivre en nomades quand les gouvernements cherchent à vous sédentariser.

Tous ces peuples me rappelaient l'harmonie sublime qui existe au sein du monde naturel. La connaissance de leur environnement est de celle qu'on ne peut acquérir qu'en vivant sur un pied d'égalité avec tout ce que cette terre a créé, sans chercher à la dominer mais en ayant conscience que nous autres humains dépendons de notre milieu, chose que les citadins parmi nous n'ont que trop tendance à oublier. De même qu'ils savent déchiffrer ce qu'annoncent les nuages dans le ciel et les odeurs portées par le vent, les Bakhtiaris connaissent

chaque nuance de bêlement de leurs troupeaux, ils savent que leurs bêtes sont repues, quand elles ont faim ou se sentent en danger, quand une naissance ou une mort est proche. Plus je regardais et écoutais, plus ce que j'observais me rappelait que jadis nous avons tous vécu ainsi – et que cela ne remonte pas à bien longtemps avec le recul de l'historien.

La vue d'une famille en train de se déplacer avec ses animaux et tous ses biens électrise certains d'entre nous mais remplit d'autres personnes d'effroi, de dégoût ou de dédain.

D'où viennent-ils ?
Que viennent-ils faire ici ?
Quand repartiront-ils ?
Comment font-ils pour survivre ?
Qui sont-ils ?

Nomade. Les racines de ce terme traversent l'histoire humaine ; partant de notre époque actuelle, elles nous font remonter jusqu'à un mot indo-européen très ancien, *nomos*. Ses acceptions sont multiples et on peut le traduire par « espace établi ou circonscrit », mais aussi par « pâturage ». De cette racine étymologique est né *nomas*, qui signifie « membre d'une tribu pastorale itinérante », ce qui sous-entend « personne en quête de pâturages » mais aussi « à la recherche d'un endroit où elle jouira d'un droit établi à faire paître son troupeau » ; les personnes concernées étaient aussi bien nomades que sédentaires, des sédentaires qui se déplacent. Par la suite, l'étymon se scinde et, après la construction des premiers bourgs et des premières villes et la sédentarisation des peuples, le mot *nomade* a fini par décrire ceux qui vivent au-delà des murs et des frontières. Désormais les populations sédentaires l'utilisent de deux façons très différentes. Pour certains d'entre nous, ce mot est imprégné d'une nostalgie romantique et bohème. Mais très souvent, il véhicule un jugement implicite sur des gens considérés comme des vagabonds, des migrants, des fugitifs, des gens en mouvement, en cavale, des sans-attaches. Ceux qu'on ne connaît pas.

À une époque où de plus en plus de gens sont amenés à voyager, où nous sommes si nombreux à devenir ceux qu'on ne connaît pas, ce terme demande à être réinterprété avec

plus de générosité, d'autant que, de tout ce que nous disons, pensons, de tous les objets et les gadgets que nous utilisons, tant de choses sont aujourd'hui liées à la mobilité et au mouvement. C'est pour cela que la façon dont j'utilise le mot *nomade* sera amenée à évoluer au fil des pages. Au début de mon récit, je l'utilise pour parler des chasseurs-cueilleurs et, assez rapidement, pour faire référence à ceux qui guidaient leurs troupeaux vers de nouveaux pâturages. Vers la fin du livre, ce terme englobe tous ceux qui ont à se déplacer. Pas seulement par nécessité, ce qui est le cas des transhumants, mais aussi par choix, car ils sont de plus en plus nombreux à se décrire non pas comme des sans-logis mais comme des sans-attaches, ces nombreux nomades des temps modernes qui vivent dans ce que d'aucuns appellent des logements mobiles¹. Une version plus ancienne de ce mode de vie a été saisie sur le vif par Bruce Chatwin, qui a décrit dans son livre fondateur, *Le Chant des pistes*, la façon dont un vendeur britannique a passé toute son existence à sillonner l'Afrique en avion avec une valise pour tout bagage. Le lieu qui lui servait de point d'ancrage était une boutique sans logement attenant, à Londres. Dans ce magasin, il y avait une boîte en carton pleine de photographies et de divers souvenirs de sa famille et de son passé. S'il voulait y ajouter un nouveau trésor, il devait faire de la place en jetant quelque chose. Pour Chatwin comme pour moi, le mode de vie de ce commis voyageur préfigurait une forme de nomadisme très moderne.

Il serait tentant de considérer cette culture du voyage comme quantité négligeable en affirmant qu'elle n'ajoute rien au monde, comme le personnage du *Chant des pistes* n'ajoutait rien dans sa boîte à souvenirs. C'est l'argument invoqué pour dénigrer et congédier la plupart des peuples nomades – parce que les gens qui vivent entourés de murs et de monuments, et qui ont écrit l'essentiel de notre histoire, n'ont réussi ni à trouver un sens ni à accorder de la valeur à la façon dont ceux qui se déplacent davantage, ceux qui voyagent léger et vivent à la marge des frontières mènent leur existence. Mais nous vivons à une époque où le monde – *notre*

1. Pour en savoir plus sur ces sans-attaches aux États-Unis, je recommande *Nomadland*, le livre de Jessica Bruder qui a inspiré le film éponyme.

monde –, façonné par le siècle de la raison et la philosophie des Lumières, produit de plusieurs révolutions industrielles et technologiques, est en train de vaciller. L'héritage du contrat social de Rousseau s'effiloche et les communautés humaines se fracturent. Les matières premières et les ressources naturelles dont nous dépendons pour survivre se raréfient, et l'impact de nos activités sur la planète est là, bien visible, partout autour de nous, dans les paysages, sur le climat et dans la trame de notre quotidien. De même qu'il est urgent d'inventer de nouvelles façons de recycler l'eau et de produire de l'énergie, il nous faut dès à présent trouver le moyen de repenser nos modes de vie et ce que signifie être humain·e. Il nous faut changer. Avoir le pas moins lourd et l'empreinte plus légère. Celles et ceux d'entre nous qui vivent dans les villes doivent apprendre à nouer une meilleure relation avec le monde qui s'étend au-delà des zones urbaines. Mais avant de comprendre qui nous sommes, pour entrevoir un avenir possible, nous devons apprendre de notre passé. Black Lives Matter, #MeToo et d'autres mouvements ont ouvert la voie en nous apprenant à regarder plus loin, à dépasser nos vieux préjugés, nos biais cognitifs et autres présupposés pour raconter non seulement l'histoire de l'homme blanc, mais aussi celle des femmes, des peuples noirs, asiatiques, des minorités ethniques et des premières nations autochtones. Nous avons aussi besoin de connaître le passé de celles et ceux qui sont restés en mouvement parce que sans cela nous continuerons à ignorer comment l'itinérance humaine a façonné ce que nous sommes aujourd'hui.

Ce livre retrace les relations changeantes entre les peuples qui se déplacent et les peuples sédentaires. J'ai établi des correspondances entre une partie de leurs histoires, aussi variées qu'elles sont remarquables, des récits qui ont pour cadre certains des paysages les plus extrêmes du monde, et je les ai agencées selon une chronologie qui couvre douze mille ans. Ces annales du nomadisme commencent par ce que nous estimons aujourd'hui être les débuts de l'architecture monumentale, environ neuf mille cinq cents ans avant notre ère, et s'achève à l'époque actuelle. Il y a d'autres façons de donner du sens à ces histoires et certainement bien d'autres itinéraires permettant de cartographier ce passé, mais c'est celui

que j'ai choisi de suivre, celui qui mène d'Abel et Caïn à vous et moi. Au début de mon récit, l'humanité tout entière était en mouvement dans un monde sans autres frontières que les forêts, les fleuves, les montagnes et les déserts, et celles que fabriquaient les humains avec des branches et des ronces. À la fin, les nomades doivent se frayer un chemin dans un univers délimité par des frontières, traversé par des autoroutes et des murs, dominé par les accords internationaux passés par les États-nations.

Cette archéologie de la vie nomade s'organisera en trois actes.

Le premier nous ramène à des temps anciens où les sédentaires et les nomades cohabitaient et collaboraient alors que les chasseurs-cueilleurs étaient en train de passer à la culture et à l'élevage. Il décrit l'étonnante – et singulièrement précoce – édification des premiers monuments ; puis il passe à l'avènement d'incroyables villes-États et d'empires fabuleux qui virent le jour sur les rives des grands fleuves mésopotamiens, le long du Nil et de l'Indus, et s'achève sur une question : comment se fait-il que les premiers peuples sédentarisés se sentent aussi menacés par le monde fait d'itinérance qui s'étendait au-delà de leurs frontières – un monde qui avait jadis été le leur ?

Le deuxième acte, consacré aux empires, nous projette dans une forme de nomadisme plus complexe en suivant l'essor et la chute de certains des grands empires créés par des peuples qui étaient encore en mouvement. En Occident, cette période commence par la chute de l'Empire romain, une période du Moyen Âge qu'on a souvent qualifiée d'âge des ténèbres. Mais pour les Huns et les Arabes, pour les Mongols, les Yuan de Chine et de nombreux peuples nomades, c'était une ère de génie et d'excellence, aussi bien au Proche-Orient que dans l'étendue de steppes qui vont de ce qu'on appelle aujourd'hui la Grande Muraille de Chine jusqu'à la Hongrie. Les archives et les écrits de l'historien et philosophe arabe Ibn Khaldoun au XIV^e siècle et de nombreux chroniqueurs nous révèlent à quel point les nomades ont contribué à la Renaissance qui eut lieu en Europe et combien ils ont influencé notre époque moderne.

Le troisième acte s'ouvre à l'aube de l'ère contemporaine, un temps où les érudits occidentaux soutiennent que l'homme

blanc doit se rendre maître du monde naturel de la même façon qu'il s'efforce d'asseoir sa domination sur le monde humain. À cette époque marquée par la concurrence et les rivalités, les nomades ont entièrement disparu des récits européens et se sont retrouvés marginalisés – à tel point que le mot *nomade* est devenu assez rare pour ne plus figurer dans le dictionnaire anglais. Mais cela coïncide également avec la période à laquelle certains ont pressenti que quelque chose d'important était en train de se perdre, ce qui amorce l'acte suivant, celui de la reconquête. À ce stade comme à d'autres moments de mon livre, le manque d'archives nous force à adopter le point de vue des sédentaires ; de ce fait, l'essentiel de la dernière partie de l'histoire retrace la façon dont ces peuples installés perçoivent les nomades. Elle est consacrée à la prise de conscience grandissante et cruciale du fait que la coopération a plus de valeur que la compétition, que les nomades ont une grande influence sur nos modes de vie sédentarisés, tout comme sur notre capacité à nous comprendre nous-mêmes.

*

Ce recueil s'est nourri de nombreuses années de recherches et d'entretiens, mais en dépit de sa nature historique, il ne s'agit ni d'une somme de connaissances universitaires ni d'un ouvrage destiné à faire autorité sur l'histoire des nomades. Je pense qu'il ne pourra jamais exister un tel ouvrage de référence sur la question au sens où nous l'entendons en Occident au sujet de peuples qui ont laissé des traces aussi discrètes dans le passé et ont essentiellement conservé leur culture à travers des traditions orales. J'espère plutôt montrer que les nomades ont longtemps été confinés aux anecdotes et aux postfaces de nos traités d'histoire et de nos littératures, ce qui confirme le propos de Gilles Deleuze : « Les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie¹. » La formule semble un peu facile – les nomades ont bel et bien une histoire – mais quand je l'ai découverte, elle a apporté des éléments de réponse à de nombreuses questions que je me posais depuis longtemps :

1. Deleuze et Guattari, p. 489.

pour quelles raisons les nomades brillent-ils aussi souvent par leur absence dans les annales de notre Histoire ? Les oublier, c'est faire fausse route, c'est aussi passer à côté d'un héritage aussi glorieux qu'il est précieux. L'une des ambitions de ce livre est d'amener les gens à comprendre qu'il ne s'agit pas d'opposer deux catégories distinctes, les sédentaires et les nomades. En effet, que nous l'admettions ou non, que cela nous plaise ou non, depuis toujours les peuples en mouvement comptent au moins pour moitié dans l'histoire de l'humanité et leur contribution à ce que de nombreux historiens appellent traditionnellement la marche du progrès dans nos civilisations est essentielle.

Bien qu'ils semblent appartenir à la face cachée de notre histoire, leur passé n'est en rien moins brillant ou moins déterminant que le nôtre. Au II^e siècle avant notre ère, par exemple, après que la République romaine, ayant vaincu Carthage, s'était rendue maîtresse de la Méditerranée, à l'époque où la Chine prospérait sous la houlette de l'empereur Wudi, de la dynastie Han, tandis que le commerce empruntait les premières routes de la soie entre le fleuve Jaune et l'Europe, le pouvoir des nomades Xiongnu s'étendait de la Mandchourie au Kazakhstan et leur mainmise couvrait même une partie de la Sibérie, de la Mongolie et de l'actuelle province du Xinjiang, en Chine. C'est également la période à laquelle les Scythes, nomades eux aussi, et leurs alliés contrôlaient l'essentiel des terres situées entre la mer Noire et les monts Altaï du Kazakhstan. Pris tous ensemble, ces territoires nomades étaient plus vastes et constituaient le siège d'une puissance plus redoutable que celles des Empires han et romain. Et contrairement à ce qu'on prétend habituellement, ces populations n'étaient ni primitives ni isolées, leurs rites funéraires nous apprennent que leurs chefs vêtus de tuniques en soie de Chine ornées de fourrure de guépard s'asseyaient sur des tapis persans, utilisaient des verres fabriqués à Rome et appréciaient l'or grec comme les bijoux en argent. Tout cela suggère que ces nomades avaient réussi à s'intégrer dans un réseau d'échanges commerciaux dont le maillage reliait la mer de Chine, côté oriental, à l'océan Atlantique, sur la face occidentale de l'Europe.

Cela ne correspond pas à la conception traditionnelle de ceux qu'on appelle communément en Occident le monde des Romains ou celui des Han ; de même, les manuels d'histoire que nous utilisons ont tendance à mettre en lumière le nombre de personnes tuées par les khans mongols plutôt que les avancées et les avantages issus de la *Pax Mongolica* (ou Paix mongole).

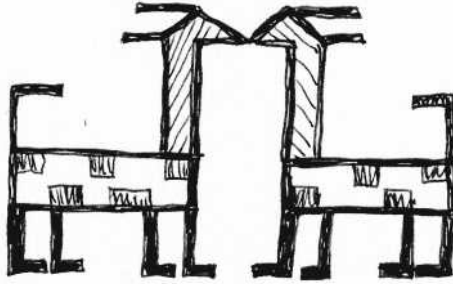
Autre aspect souvent passé sous silence de l'histoire des nomades : les relations changeantes entre l'espèce humaine et la nature. Les termes de cette relation ont été transformés par le développement des villes, la croissance de l'agriculture et, plus récemment, par l'industrialisation et le progrès technologique. Ces évolutions ont abouti à des modes de vie sédentaires de plus en plus déconnectés de nos environnements naturels alors que les nomades ont maintenu des liens avec ces écosystèmes. S'ils l'ont fait – s'ils ont été obligés de le faire –, c'est parce qu'ils ont compris que tout est interconnecté et interdépendant. Ils savent qu'il est dans leur intérêt de prendre soin de ce qui les entoure.

L'ironie réside dans le fait qu'en raison du nombre très restreint d'archives conservées par ces peuples, de monuments et de pierres dédicatoires qu'ils ont érigés, et de traces qu'ils ont laissées ici et là, l'essentiel de ce que j'ai utilisé pour raconter cette histoire, ce sont des écrits que nous ont livrés ceux qui ne sont pas des nomades. Cela pose un problème parce que, d'Hérodote et de Sima Qian à Guillaume de Rubrouck et Henry David Thoreau, ces auteurs accordaient certes une grande valeur à la dimension historique de leurs écrits, mais ils n'étaient pas toujours impartiaux ni objectifs. Que ce soit intentionnel ou non, beaucoup de leurs observations sont biaisées. Les nomades dont il est question dans les récits occidentaux – Attila le Hun, les empereurs mongols tels que Gengis Khan et Timour alias Tamerlan, les Scythes d'autrefois qui cherchèrent à se soustraire aux hordes perses, et les Syriens modernes fuyant la guerre civile – sont bien souvent présentés comme des barbares en tous points opposés aux valeurs qui sous-tendent nos civilisations citadines. Ces préjugés sont bien enracinés, comme l'a découvert une princesse il y a quelque trois mille cinq cents ans, quand elle a envisagé de s'unir à un nomade. « Leurs mains sèment la

destruction », lui dirent ses amis. « Ils ne savent qu’errer çà et là... Leurs esprits sont confus ; ce ne sont rien d’autre que des fauteurs de troubles. » Ensuite, les mises en garde de ces mêmes amis se firent plus personnelles : « Il porte des habits en cuir tanné... vit sous une tente exposée au vent et à la pluie, et il est incapable de réciter ses prières. Il habite dans les montagnes et ignore les lieux de culte, déterre les truffes, ne sait pas s’incliner, genou à terre, et mange de la viande crue. De son vivant, il n’a pas de maison et quand il vient à mourir, il n’a pas de sépulture¹. » Mais il apparaît clairement au fil de mon histoire que la figure du « barbare » a régulièrement été utilisée pour écarter des personnes qui avaient des habitudes, des coutumes ou des croyances différentes. Ce terme révèle une vision dominante du développement de l’humanité, un point de vue surplombant et on l’emploie souvent pour décrire un voisin.

De la Chine et la Rome antiques à la première modernité européenne et à l’Amérique du XIX^e siècle, l’écrasante majorité des sources sur ce sujet posent des problèmes à qui souhaite brosser un tableau plus complet des nomades, et cela n’a pas été sans conséquences sur mon récit. Il y a d’abord un manque de détails sur le rôle des femmes dans la culture nomade. Nous savons, par exemple, que les femmes scythes avaient beaucoup d’influence – beaucoup plus que leurs contemporaines de la Chine antique et de l’Empire romain. La preuve en est qu’il y eut une reine scythe, que certaines femmes étaient enterrées avec faste et que l’épouse de Gengis Khan joua un rôle central dans la construction et l’administration de l’Empire mongol, sans oublier Babur qui, à la tête de l’Empire moghol, se reposait sur l’intelligence de sa grand-mère, fine stratège et conseillère avisée. Pourtant, leurs voix ne sont que rarement parvenues jusqu’à nous et c’est une perte inestimable pour l’Histoire. L’autre problème notable réside dans le fait que la plupart des comptes rendus et des descriptions de nomades font état de tensions et de conflits. À croire que les guerres furent les seules occasions pour lesquelles les chroniqueurs sédentaires estimèrent utile de mentionner l’existence de ces autres peuples.

1. *The Marriage of Martu*, <https://etcsl.orinst.ox.ac.uk/section1/tr171.htm>.



Ces déformations trahissent aussi bien les réalités de la vie nomade que celles des relations entretenues avec les peuples sédentarisés, des relations qui reposent sur l'interdépendance et la complémentarité depuis près de dix millénaires.

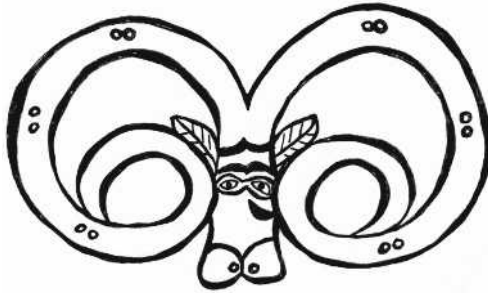
Porter un regard nouveau sur les représentants de l'autre moitié du monde civilisé, écouter leurs récits, découvrir le rôle qu'ils ont joué dans nos cultures, tout cela nous permet de voir d'un œil neuf ce que nous, les sédentaires, avons appris des peuples itinérants. Cela révèle combien nous avons bénéficié de cette coopération. Leur mode de vie plus libre, moins destructeur, leur faculté d'adaptation, leur capacité à faire preuve d'agilité et de flexibilité dans leur pensée et leurs façons d'agir, l'équilibre qu'ils ont su maintenir avec le monde naturel, tout cela nous laisse aussi entrevoir une façon d'exister différente, cette voie que la moitié de l'humanité a choisi d'emprunter depuis les temps lointains où nous vivions tous ensemble dans les jardins de Dame Nature.

ACTE 1

L'ÈRE DE L'ÉQUILIBRE

Rien ne dure.
Tout est changement, tout est
éphémère.

John STEWART



**L'ÈRE DE L'ÉQUILIBRE :
L'EURASIE, JUSQU'EN L'AN
453 DE NOTRE ÈRE**

